

Rosh Hashanah 5781: Vivre avec la longue attente de ce qu'on désire intensément

Rabbin Lisa Grushcow, Temple Emanu-El-Beth Sholom

Shaposhkelech (chanté en Yiddish par Rona Nadler et ensuite, traduit)

Je vendrai mes bottes et voyagerai sur des wagons, pour le simple plaisir d'être avec toi.

Oh, moi sans toi et toi sans moi, nous sommes comme une poignée de porte sans porte. Mon chaton, mon petit oiseau.

Oh, j'irai dans les gares et vendrai des foulards aux étrangers, pour le simple plaisir d'être avec toi.

Oh, je mangerai sans table et dormirai sans oreiller, pour le simple plaisir d'être avec toi.

Oh, je dormirai dans les gares et laverai les planchers d'étrangers, pour le simple plaisir d'être avec toi. ⁱ

J'ai entendu cette chanson pour la première fois à un festival ashkenaze au Harbourfront, à Toronto, dans les années 90; elle était interprétée par l'illustre groupe Flying Bulgar Klezmer Band. Une foule s'y trouvait, ce qu'on a peine à imaginer dans le contexte présent, une foule de personnes entassées, écoutant la musique et parfois même, chantant. J'étais alors adolescente, en fin de secondaire et étais curieuse quant à la prochaine étape de ma vie. Et la chanson que j'entendais me semblait une musique de fond parfaite: un désir, un désir ardent pour l'amour et pour la vie.

D'ordinaire, on oublie ces musiques de fond. Mais celle-ci m'est restée en tête, refaisant surface à différents moments de ma vie. Et j'en ressens les paroles si intensément cette année.

Un rabbin dans un sanctuaire vide, comme une poignée de porte sans porte.

Un grand-parent incapable de voir ses petits-enfants, comme une poignée de porte sans porte.

Une personne âgée en résidence, séparée de ses aidants, comme une poignée de porte sans porte.

Vous en saisissez sûrement l'image.

Chacun d'entre nous présents ici ce soir avons des désirs qui peuvent être différents, voire même parfois contradictoires. D'un côté, un parent d'enfant d'âge scolaire aspire en même temps à ce que les écoles restent ouvertes, dans l'espoir de quelques instants de répit, de calme; d'un autre côté, ce même parent désire protéger son enfant en le gardant à la maison, plus en sécurité dans sa bulle familiale. Les parents dont les enfants ont quitté le nid familial rêvent peut-être d'un repas au restaurant, en tête-à-tête, mais ne savent pas si le jeu en vaut la chandelle. Il en va de même pour le propriétaire de restaurant et l'enseignant et le professionnel de la santé et le concierge et le chauffeur d'autobus et pour chacun d'entre nous avec nos aspirations possiblement en opposition l'une à l'autre, alors que nous faisons de notre mieux pour établir un équilibre entre la survie et l'épanouissement.

Nous considérons avec nostalgie ce que nous avons perdu.

Dans un éditorial intitulé: "M'ennuyant du confort de "mon" banc dans la synagogue alors que le monde entier chavire", Tom Fields-Meyer écrit:

"Après cinq mois sans services en présentiel à la synagogue, le chant me manque. Les sermons du rabbin me manquent. Mes amis me manquent. Mais plus que tout, ce qui me manque, c'est d'être assis dans mon banc, cet endroit fixe où je peux revenir à chaque semaine.

La routine me manque. Cette assurance que, quoique la vie me présente – travail, stress, mauvaises nouvelles dans les manchettes, tension ou déception ou célébration – je pouvais revenir au même banc à la fin de chaque semaine...cela me manque. Je pouvais contempler la même inclinaison du faisceau lumineux qui perçait au travers de la fenêtre. Je pouvais admirer le même plafond. Je pouvais fermer les yeux et entendre des voix familières de tous côtés, chantant les mêmes prières.

...la pandémie m'a fait réaliser ce qui m'est cher...[c'est]: savoir que, pour quelques heures, ...je suis au bon endroit - dans la pièce, dans le monde, dans ma vie. Pendant ce court moment, je ne voudrais être nulle part ailleurs.

C'est ce qui me manque en ce moment", conclut-il, "plus que les mélodies connues ou que les biscuits par la suite. Quand nous nous sentons sans amarres, il est naturel de vouloir être en territoire connu".ⁱⁱ

“Je l’avoue, les pâtisseries me manquent; mais ce qui me manque, c’est d’être ensemble. Il est vrai que nous avons ouvert les panneaux de notre tente de différentes façons; mais je m’ennuie des contacts directs, du face-à-face. Alors, que fait-on avec ces sentiments?” Je parlais avec une amie qui déplorait la situation mondiale actuelle. “Je suis triste parce que je ne pourrai pas être présente physiquement à la synagogue”, me disait-elle. “Je m’ennuie des gens. J’aspire à un retour à la normale. Mais vraiment”, poursuivait-elle, “cet ennui ne sert à rien”.

Mais, est-ce vrai?

“Plusieurs grandes civilisations”, écrit un éducateur, “vivent ce même désir ardent et l’expriment dans des textes religieux ou poétiques”.

L’ennui, c’est ce qui motive l’homme – il motive les gens à changer le monde, à le rendre meilleur. Un homme en train de se noyer sera en quête d’air, un homme affamé cherchera à se sustenter, un réfugié cherchera la sécurité et un foyer, et une personne qui a tout cherchera à s’épanouir et à aimer.ⁱⁱⁱ

Voici la bonne nouvelle: nous, Juifs, sommes des experts de l’anticipation. Malheureusement, elle est étroitement liée à l’exil. Que ce soit avec l’expulsion du Jardin d’Eden ou avec la destruction du Temple de Jérusalem à deux reprises, ceci est un domaine que nous connaissons que trop bien. La raison pour la désignation des synagogues réformées en tant que “Temples”, si radicale à l’aube de notre mouvement et pour certains, toute aussi radicale encore à ce jour, se retrouve dans le fait qu’alors que nos voisins orthodoxes priaient pour la restauration du Temple à Jérusalem, le zionisme séculaire a recadré cette attente en l’état moderne d’Israël. Theodore Herzl, dont l’activisme politique passionné a été la pierre angulaire pour la création de cet état, a écrit: “l’attente crée le Messie”. Et lorsque Ben Gurion, Premier Ministre d’Israël, a été interrogé par une étudiante de douze ans quant au moment où il a ressenti la plus grande satisfaction de sa vie, il a répondu: “qu’est-ce que la satisfaction? A quoi sert-elle? Si l’homme est satisfait, il n’aspire plus à rien, il ne rêve plus et il n’a plus d’exigences. Non. Je n’ai jamais connu un seul instant de satisfaction.”

La création de l’état moderne d’Israël a toujours été considérée non pas comme étant une nouvelle invention mais comme un retour aux sources. Dans cette optique, les accusations envers le colonialisme, malgré leur contexte historique, n’ont pas de fondement émotionnel ou spirituel. Zalman Shazar, né à Minsk, a visité Israël pour la première fois à l’âge de 22 ans, en 1911. Dans ses écrits, il considérait sa visite

au Mur des Lamentations comme étant l'apogée d'un rêve ancien, unissant les aspirations politiques et spirituelles:

“Vous marcherez dans les étroites ruelles du Vieux Jérusalem et arriverez au Mur et vous y resterez. Vous ne verrez pas seulement avec vos yeux mais ressentirez de tout votre être l'éternité d'un passé qui nous rassemble...Et, alors que vos pieds vous transporteront dans l'atrium du Mur, ici vous ressentirez un renouveau dans le tissage de votre âme, celui d'un tissu vieux de 2,000 ans...Dans l'espace qu'occupe ce vestige du Mur, tous les soupirs affluant de tous les points de la Terre, de tous les temps...Ce sont les larmes de tous les coeurs d'un peuple, provenant d'une seule source, priant au même Dieu.”

Dans nos troussees pour les Fêtes Solennelles, vous trouverez un dessin original par Jordanna Vamos, membre de notre congrégation. Cette oeuvre s'inspire de l'art ancien juif, le *mizrach*, qui ornait le mur est des synagogues et des maisons. La nôtre rappelle le plafond de notre Temple; tout autour de ce dessin se trouvent les paroles de Leonard Cohen: *Sonnez les cloches qui peuvent encore sonner / Oubliez vos offrandes parfaites / Il y a une fissure en toute chose / C'est ainsi qu'entre la lumière* (cette trousse se retrouve sur notre site web si vous n'en avez pas reçu une à la maison).^{iv}

Bien que plusieurs d'entre nous ayons un lien émotif avec Israël, notre chez-nous est ici, à Montréal. Mais le *mizrach*, de par sa forme, évoque un désir, un désir qui transcende le temps dans lequel nous vivons. Nous pouvons considérer Leonard Cohen comme un psalmiste des temps modernes, la poésie des Psaumes étant sans égal. Les Psaumes expriment le désir intense qu'a l'âme pour Dieu. Ardemment l'âme desire, écrit le Psalmiste! Tout comme la biche assoiffée languit après le ruisseau, comme le gardien de nuit anticipe vivement l'aube, l'âme envie le moineau et l'hirondelle avec leurs nids, et desire un port d'attache.¹

On voit alors que languir n'implique pas seulement ce qui était. Languir fait partie de la condition humaine et, tout comme ce refrain d'amour en Yiddish, il y a des fois où l'on ressent ce languissement dans le moment présent. C'est ce que nous vivons présentement, non seulement à cause de la pandémie, mais aussi avec Rosh Hashanah. Nous nous devons de languir en ce temps, non seulement pour un retour à la normale mais aussi pour le meilleur de ce que nous pouvons être. Pour citer les mots intemporels du Rabbin Soloveitchik: “L'essence-même du précepte du repentir est le languissement, l'attente, le désir du retour. Le languissement n'est ressenti que par celui qui a perdu ce qui lui est cher.”^v

La question à se poser cette année est: comment ce désir, ce languissement pourrait-il nous faire progresser? Comment pourrait-il nous motiver à se dépasser, à ne pas seulement revenir à qui nous étions, à devenir qui nous devons être? Comment ne pas rester seulement au stade de la nostalgie? Bien sûr, nous voulons rester attachés à tout ce qui nous est cher. Margaret Atwood l'a si bien exprimé: "Pensez à tout ce que vous aimeriez retrouver lorsque tout cela sera passé et faites tout ce qui est en votre pouvoir pour assurer la pérennité de tout ce qui vous est cher."^{viii} Que ce soit un média indépendant ou un libraire de quartier, un restaurant ou un café préféré, la musique, le théâtre et oui, les synagogues, si nous voulons qu'ils perdurent, nous devons leur offrir notre soutien maintenant. Mais ce moment présent nous offre non seulement l'occasion de retrouver mais aussi de ré-imaginer. Tout comme le dit mon professeur à l'Institut Hartman, rabbin Dani Segal: "Nous croyons que le changement est toujours possible. Cette année, nous en faisons vraiment l'expérience."^{ix}

En autres temps, nous pouvons nous enliser dans tout ce qui nous est familier: nous voyons des visages qui nous sont familiers, nous nous assoyons dans des lieux qui nous sont familiers, et il nous est trop facile de maintenir le statu quo. Je m'ennuie de tout ce qui m'est familier; j'ai hâte d'y retourner. Mais cette année, et si on y réfléchit, à chaque année en fait, nous avons l'occasion de changer.

Zalman Shazar qui a vu le Mur des Lamentations à l'âge de 22 ans, qui est éventuellement devenu le Premier Ministre de l'éducation d'Israël ainsi que son troisième président, qui a vécu entouré de gens, Zalman Shazar était aussi un poète. Voici ce qu'il a écrit:

Il est bon pour une personne d'être seule une fois,
Sans livre ni compagnon
Rien de public ou de privé
Elle, seule avec son coeur
Avec son coeur, elle, seule.

Il est bon pour une personne d'être seule une fois.
Il est bon qu'elle soit dépourvue de ses possessions.

Sans foyer, sans champs, sans exigences, sans obligations.
Elle ne devrait écouter que son coeur et rester totalement silencieuse.
Il est bon qu'elle soit dépourvue de ses possessions

Qu'elle écoute son coeur
Et comprenne sa vie
Et sache ce qui existe
Et ressente ce qu'est sa vie...

Permettez-moi ce soir de suggérer, à l'aube de la nouvelle année, que nous profitons de ce moment que nous n'aurions jamais choisi et qui est empreint de tant de deuils, pour examiner notre languissement, cette longue attente pour ce que nous désirons si intensément. Permettez-moi de suggérer que nous profitons de ce moment pour examiner ce qui nous tient vraiment à coeur, ce pourquoi on languit. Peut-être est-ce pour quelque chose que nous n'avons jamais eu? Peut-être est-ce pour une âme plus épanouie, un amour mieux exprimé, un monde plus équitable? Peut-être nous revient-il de valider si nous avons vécu comme une poignée de porte sans porte, et ce, non seulement dans les derniers six mois? Et si nous avons ce languissement, alors, comme l'indique notre chanson en Yiddish, nous serons prêts à tout faire. Nous apprendrons à rire avec nos yeux tout en cachant nos bouches avec notre couvre-visage; nous prendrons meilleur soin de notre Terre, nous modifierons notre approche auprès des personnes plus vulnérables que nous. Nous concevrons de nouvelles techniques pour optimiser nos contacts avec les autres et pour atteindre notre plus grand potentiel.

Shanah tovah.

¹ Psaumes 42, 130, et 84. Je suis redevable à l'auteure-compositeure Kate Keefe, "Psalms of yearning, few but haunting," dans son blog, *Music for Mass*, 31 août, 2017: <https://www.musicformass.blog/2017/08/31/psalms-of-yearning-few-but-haunting/>. Je me suis souvenue du Psaume 84 en lisant *Sparrow: A Book of Life and Death and Life* (Orlando, FL: 2020) de Jan Richardson. Mon interprétation préférée des Psaumes reste celle de Pamela Greenberg, *The Complete Psalms* (New York, 2010), incluant sa superbe introduction dans laquelle elle a écrit: "It is precisely the psalms' refusal to engage in theological piety – their overflowing into wild jubilation or anger or deeply wrenching despair – that allows them to resonate as perennial expressions of the human desire to stand simply and unabashedly before God" (xvii).

¹ "Di Sapozhkelekh" (Bottillons) est disponible dans l'ouvrage *Songs of Generations* publié par Workmen's Circle. Mes remerciements vont à Joyce Rosenzweig, Jessica Kirzane and Michelle Heisler qui m'ont aidée à retrouver cette chanson et à Rona Nadler qui l'a interprétée. Cette chanson a été enregistrée à plusieurs reprises;

c'est avec la version 1990 du groupe The Flying Bulgar Klezmer Band que je l'ai découverte.